

L'Abeylle

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an\$3.00
Par mois25c

Qu'est-ce que la Haute-Silésie?

L'Allemagne se prolonge vers le sud-est par une sorte de couloir qui, à droite et à gauche de l'Oder supérieur, s'enfoncé profondément entre la Pologne et la Tchécoslovaquie. Ce couloir, c'est la Silésie prussienne. La Haute-Silésie, dont le sort préoccupe si vivement notre opinion publique depuis quelques mois, en forme le saillant le plus extrême.

Polonaise de race, séparée de la Bohême par la chaîne des Sudètes, mais complètement ouverte du côté de la Pologne, la Silésie appartenait déjà à ce royaume au Xe siècle et en suivit les destinées pendant plus de deux cents ans.

Cependant, à partir du XII siècle, la Silésie commença à s'isoler du reste de la Pologne. Les fils du roi Wladislas II y fondèrent, sous la protection de Frédéric Barberousse, des duchés, vassaux de la Pologne en droit, mais, en fait, à peu près indépendants. Ces duchés se multiplièrent par suite de partages de famille répétés. Leurs querelles incessantes favorisèrent les empiètements de la Bohême qui, commencés dès le règne de Wenceslas IV (1270-1305), furent couronnés d'un plein succès sous ceux de Jean l'Aveugle (1310-1346) et de son fils Charles IV (1346-1378). Casimir le Grand céda officiellement à Jean l'Aveugle ses droits sur la Silésie (1335-1338), et c'est ainsi que le duché de Silésie devint le troisième grand pays de la couronne de Bohême. Mais, au-dessous du roi de Bohême, duc supérieur, continuèrent à régner de nombreux ducs particuliers, descendants des princes polonais, dont les derniers héritiers ne disparurent qu'au XVIIe siècle.

La Silésie passa avec la Bohême et la Moravie à la Maison de Habsbourg, en 1526, par le mariage de Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, avec Anne Jagellon, héritière des couronnes de Bohême et de Hongrie.

A plusieurs reprises, les électeurs de Brandebourg, maîtres du cours moyen de l'Oder, tentèrent de pénétrer en Silésie. La Maison de Habsbourg réussit chaque fois à les en écarter. Frédéric II profita de l'ouverture de la succession d'Autriche, en 1740, pour invoquer contre l'impératrice Marie-Thérèse des droits plus que contestables. Les succès de ses armées lui permirent de s'emparer de la Silésie dont les préliminaires de Breslau et le traité de Berlin, en 1742, lui assurèrent la possession, confirmée, six ans plus tard, par la paix d'Aix-la-Chapelle, du 18 octobre 1748.

Le premier usage que Frédéric II fit de sa souveraineté nouvelle fut de supprimer les Etats silésiens et d'embrigader dans ses armées ses plus récents sujets.

Ce qui avait poussé le roi de Prusse à la conquête de la Silésie, c'était, en particulier, l'existence dans ce pays de nombreux gisements de fer. L'exploitation n'en était alors que rudimentaire. Il l'encouragea vivement, créa une direction des mines et chercha à affranchir son pays de l'importation étrangère du minerai de fer. Cette industrie était déjà assez développée au début du XIXe siècle; elle suffisait à approvisionner les arsenaux prussiens et nous devons plus que jamais nous rappeler que c'est elle qui permit à la Prusse de se soulever contre Napoléon en 1813.

L'exploitation du minerai de fer amena la découverte, en Silésie, d'importants gisements de zinc, de plomb, d'argent et enfin de la véritable richesse du pays, la houille, dont l'extrac-

tion, sur une grande échelle, ne date cependant que de la seconde moitié du siècle dernier.

Sous le régime tyrannique prussien, les couches supérieures de la population silésienne, à l'exemple de ce qui s'était passé en Bohême, se germanisèrent de bonne heure. L'exploitation des mines amena, d'autre part, une nombreuse immigration allemande. L'élément rural, bien que soumis à l'influence étrangère et soustrait à la culture intellectuelle polonaise, conserva cependant son caractère national originaire, surtout sur la rive droite de l'Oder, dans la Haute-Silésie actuelle.

Par son physique, son costume, ses mœurs, ses chants, ses traditions, le paysan silésien ressemble comme un frère à l'habitant des campagnes de la Pologne proprement dite. Les femmes s'y enveloppent du même châle multicolore, se parent des mêmes colliers de corail et des mêmes rubans. Les hommes ont renoncé à la houppe blanche traditionnelle et au classique bonnet carré; mais leurs frères de Pologne en font autant. Par raison d'économie, ils ont généralement adopté des vêtements plus pratiques: un pantalon de toile jaune enfoncé dans les bottes à haute tige, une veste de drap bleu agrémenté d'ornements rouges. Un large feutre neutre à bords plats complète cet accoutrement et lui donne un cachet local.

Comme le paysan polonais, le Silésien célèbre selon des rites anciens et pittoresques toutes les grandes fêtes de l'année: Noël, Pâques, la Saint-Jean, la rentrée des récoltes. C'est l'occasion de danses animées et de réjouissances gastronomiques, pour ainsi dire rituelles.

L'industrie minière, en amenant la prospérité dans ce pays, y provoqua bientôt une véritable renaissance nationale. Pendant quelque temps, les Polonais de Silésie, pour réagir contre le Kulturkampf prussien, firent cause commune, au point de vue politique, avec le centre catholique allemand. Mais ils ne tardèrent pas à s'en séparer. Lors des élections au Reichstag de 1903, la liste polonaise recueillit 17.6% des suffrages; en 1912, 34.9%. Si la proportion ne fut pas plus grande, c'est que beaucoup de voix polonaises allèrent encore aux candidats catholiques allemands et d'autres aux socialistes démocrates.

La Haute-Silésie est un territoire d'environ 13,000 kilomètres carrés, sur lequel vivent—d'après les statistiques allemandes de 1910—638,000 Allemands et 1,245,000 Polonais. L'élément polonais est particulièrement compact dans les campagnes et sur la rive droite de l'Oder. Son importance décida la Commission Cambon aux conférences de Versailles à attribuer la Haute-Silésie, purement et simplement, à la Pologne restaurée. L'intervention de M. Lloyd George fit rapporter cette décision et subordonner la désannexion aux résultats d'une consultation populaire. On sait ce que fut le plébiscite du 20 mars dernier. L'invasion de près de 200,000 émigrés allemands, nés accidentellement en Haute-Silésie, sans attache aucune avec le pays, arrivés le matin du vote et repartis le soir même, faussa complètement le scrutin. Il y eut 704,649 voix pour l'Allemagne contre 476,238 à la Pologne, et, par suite de la pression qu'exercèrent les grands propriétaires fonciers allemands, de nombreuses abstentions et des votes forcés. Mais, malgré cela, tout le bassin industriel et minier, soit dix districts, se prononça en majorité pour la Pologne, par 343,485 voix contre 289,980 pour l'Allemagne. La Pologne y a également remporté la majorité dans le vote par communes: 258 se sont prononcées pour elle, contre 25 pour l'Allemagne.

Le traité de Versailles prescrivant, en son article 88, que le tracé de la frontière en Haute-Silésie doit se faire sur la base du vote par communes, la France réclame l'attribution de tout le bassin minier à la Pologne. La Grande-Bretagne et l'Italie ne partagent pas cette manière de voir, et les trois gouvernements sont à la recherche d'un compromis qui permette de régler dans l'esprit du traité, et conformément à la justice, un problème à la bonne solu-

tion duquel l'Europe entière est intéressée.

Quoi qu'il en soit, il y a, sur la rive droite de l'Oder, toute une population de paysans et de mineurs qui n'entend pas retomber sous le joug de l'Allemagne et invoque hautement le droit de disposer librement de ses destinées. Nous avons tout intérêt, à notre point de vue français, à ce qu'elle obtienne complète satisfaction.

—J. BLOCISZEWSKI,

professeur à l'Ecole des Sciences Politiques.

DE L'OR EN CALIFORNIE?

De Los-Angeles est arrivée une troublante nouvelle: on aurait découvert, pas bien loin de là, un gisement d'or, dans des terrains secrètement achetés à des propriétaires qui ne se doutaient point de la fortune cachée dans un sol qui leur paraissait stérile et sans valeur. La combinaison financière de l'achat n'a été connue qu'il y a quelques jours; elle mijotait depuis près de deux ans, car on n'avait mis ni une femme, ni un journaliste dans la confidence.

Ainsi donc, ce n'est pas seulement dans les films du cinéma qu'il y a de pareilles aventures, et le hasard est plein d'attentions, puisqu'il situe ce champ d'or non loin de cette ville fantastique de Los-Angeles, d'où nous viennent tous les drames à cow-boys, tous les drames à héritages et aux trésors cachés, toutes les farces de Charlot et du pauvre Fatty.

Un gisement d'or pourtant nous paraît quelque peu démodé; cela sent la littérature d'aventures d'il y a vingt-cinq ans, du temps de la Californie et du Klondyke. De l'or, qu'est-ce à présent? Tout au plus un métal dont on fait des bijoux du vieux modèle, des plumes pour porte-plume réservoirs et des plaques de râtelier chez le dentiste.

Ce n'est plus avec de l'or que nous nous payons des folies, ce n'est plus avec de l'or que l'on se paye des consciences et des talents. Le papier a détrôné l'or; il a restitué au franc sa vraie valeur, c'est-à-dire celle de bien peu de chose.

Le métal d'un louis portait en lui une sorte de maléfice qui nous troublait. L'avare remuait ses jaunets avec des doigts crochus; il ne trouvera aucune volupté à feuilleter une liasse de coupures, c'était apparenté aux vieilles pièces des musées, aux médailles que l'on met sur la poitrine des braves; il y avait là-dedans quelque chose de très ancien et de sacré. Tandis que de papier, autant ne pas en parler: un billet n'a de parenté qu'avec un timbre-poste ou une reconnaissance du Mont-de-Piété. Il représente, sans littérature et sans tradition ce que vaut le mètre de drap, les cent kilos de pommes de terre, une course en taxi, la plus belle femme d'Europe, l'âme d'un homme de lettres et le loyer d'une mansarde pour qui cherche le bonheur.

Le billet a dépouillé tout ce qui faisait le charme mystérieux et lointain de la pièce d'or.

Aussi, la découverte du champ de Los Angeles nous apparaît surannée, vieillotte, très en retard. On trouve une mine de charbon, une mine de plomb, une mine de fromage, une bonne mine à son voisin, on ne trouve plus de mine d'or: c'est démodé, cinématographique et roman en livraisons. L'or n'est qu'une chimère, et les chimères ne servent plus, en notre temps, qu'à soutenir les ampoules électriques de nos lustres et à figurer dans les décorations de fer forgé.

NOS RESSOURCES FINANCIERES

Au cours des dernières semaines, le problème des recettes et des dépenses de l'Etat a été l'objet de toute l'attention du Congrès et du public américains. Le président Harding et ses amis du Congrès ont réussi à ramener à l'arrière-plan un certain nombre de projets d'importance secondaire à leurs yeux—tel celui relatif aux modifications aux tarifs douaniers—et à porter à l'ordre du jour le problème si complexe des recettes et

des dépenses, qui prolonge ses ramifications à la fois dans la vie intérieure et dans la politique étrangère du pays. Dans quelques jours, un nouveau projet de ressources financières sera soumis au Congrès et voté. Cette mesure affectera non seulement la situation industrielle et commerciale des Etats-Unis, mais aura également sa répercussion sur la politique internationale, spécialement dans le domaine financier.

Au point de vue fiscal, la présente administration se trouve dans une situation délicate. Elle a promis à l'électeur une ère d'économie, et le businessman avait l'impression que la victoire du parti républicain serait le remède contre le fardeau écrasant des taxations que l'administration démocratique avait fait poser sur lui. De plus, pendant la campagne électorale, le parti républicain avait stigmatisé les gaspillages commis pendant la période de guerre (notamment par le Shipping Board), ainsi que le peu d'énergie manifesté par la politique démocratique à l'égard des dettes alliées.

Aujourd'hui, l'administration se trouve quelque peu embarrassée. Comment tenir les promesses faites? Les électeurs pourraient bien apporter une modification sérieuse à la composition du Congrès. Dans cette période de crise, il ne semble pas opportun d'aggraver les impôts existants. D'après certaines évaluations, le revenu taxable de l'année en cours serait de plus d'un billion inférieur à celui de l'année dernière. L'Etat a cependant incontestablement besoin d'argent; cette constatation nous amène à parler de la politique militaire et de la politique étrangère de l'administration républicaine.

L'administration s'efforce aimablement d'atténuer dans la mesure du possible les effets du non-paiement par les Alliés des dettes qu'ils ont contractées. Mais le contribuable américain, qui se voit taxé afin de payer l'intérêt de ces dettes, constate encore que maints pays alliés entretiennent de puissantes armées et une marine de guerre formidable. Il ne comprend pas pourquoi ces gouvernements refuseraient de payer l'intérêt de dettes qu'ils ont contractées précisément dans le but de rendre inutiles, à l'avenir, des dépenses de l'espèce. Autre chose encore indispose le contribuable américain; il est averti de la nécessité d'augmenter les charges militaires de son propre pays.

La situation de l'administration est donc difficile; son attitude n'est pas nette, précise, logique. C'est, d'ailleurs, l'impression que laisse le budget du secrétaire de la Trésorerie, sur les recettes et dépenses de l'année fiscale en cours. Ce document prévoit un total de recettes de 4,217,643,000 dollars (qui comprend seulement 25 au lieu de 225 millions d'intérêts sur obligations étrangères) et un total de dépenses de 4,554,012,817 dollars; 84 p. c. des ressources sont consacrés à des dépenses militaires. L'administration ne sortira de ses difficultés fiscales, à mon sens, qu'en examinant sérieusement la question du remboursement de la dette de guerre intérieure et étrangère.

LE "COUNTRY CLUB"

EST DÉTRUIT PAR UN INCENDIE

Le "Country Club," rendez-vous de la haute société néo-orléanaise, a été complètement détruit par un incendie lundi soir.

Le feu, qui a pris naissance dans les cuisines, a pris en peu de temps des proportions telles que lorsque les pompiers appelés en hâte arrivèrent sur les lieux, une grande partie du magnifique chalet était la proie des flammes. Ce n'est qu'après plusieurs heures de travail que les pompiers ont parvenus à se rendre maître de la situation.

Les magnifiques chênes qui entourent le chalet n'ont heureusement pas souffert de l'incendie.

Les travaux de reconstruction vont commencer immédiatement, d'après les dires des membres du conseil d'administration, et l'on annonce que le chalet sera reconstruit pour le commencement de l'année prochaine.